

## Success story. Jamais sans ma brosse (Tazi)



Mercredi 24 octobre. Nous sommes à l'usine de la Simec, fabricant de produits en plastique appartenant à la famille Tazi, propriétaire du groupe Richbond. Les machines sont à l'arrêt. C'est les vacances de l'Aïd, la fête du mouton. Les quelques ouvriers restés sur place font le ménage, nettoient les machines et aménagent les stocks. Ici, on fabrique un peu de tout : tables et chaises pour jardins, armoires, ustensiles de cuisine, seaux, bassines... Bref, tout ce qui peut être fait en plastique. Le process industriel est assez simple : on fait fondre les graines de plastique, matière dérivée du pétrole, pour les faire passer ensuite dans des moules qui donnent la forme aux objets.

Le même process que Abdelaziz Tazi, aujourd'hui président du groupe Richbond, a utilisé en 1954, deux ans avant l'indépendance du royaume, pour fabriquer son premier produit : la brosse Tazi, cette fameuse mechta, ronde et plate, munie du petit crochet pour les doigts. Une brosse bon marché qui n'a jamais existé avant cette date, ni au Maroc ni ailleurs, et qui est vite

devenue l'accessoire incontournable de la trousse de l'homme marocain. Aujourd'hui encore, plus de 12 millions de pièces sont vendues tous les ans. Et même si elle est produite par plusieurs fabricants, tout le monde l'appelle encore la "brosse Tazi" en référence à son créateur, un industriel au flair hors du commun.

### **The self made man**

Abdelaziz Tazi n'est pas né avec une cuillère en or dans la bouche. Quand son père, commerçant et grossiste de thé, décède en 1938, il a à peine 14 ans, et doit déjà chercher du travail pour nourrir sa famille. Lâché dans la médina de Fès, le jeune enfant s'essaie à tout, avant de devenir réparateur de postes radio. Un petit métier qu'il exercera pendant trois longues années avant de s'associer avec un commerçant de Fès, à 20 ans. Leur business est simple : importer des accessoires pour femmes, des bijoux en toc, des perles de fantaisie...

Les affaires marchent bien, mais pas assez pour nourrir les ambitions du jeune Abdelaziz. Lui, c'est dans le Casablanca des années 1940 qu'il veut se faire. Capitale économique en devenir, Dar Beida est le New York du royaume chérifien, "The place to be" de l'époque coloniale, mais aussi l'un des plus grands foyers de résistance à la France de Vichy. Le jeune Fassi sera emporté par cette fougue, et deviendra vite l'un des militants de Hizb Choura (le PDI), puis du Parti communiste marocain, le PCM, ancêtre de l'actuel PPS. Comme de nombreux nationalistes de l'époque, il passera par la case prison. Libéré, Abdelaziz Tazi décide de quitter le Maroc. Et c'est à Lyon qu'il trouvera refuge, chez des camarades du Parti communiste français. C'est en pleine cavale que le destin du jeune militant va basculer : "Mon père avait rencontré un fabricant de produits en plastique et a visité son usine. Il était ébloui par la magie de cette matière, et a tout de suite compris que l'avenir sera en plastique", raconte son fils Karim, un des gestionnaires de l'empire Tazi, plus connu aujourd'hui pour son activisme politique et sa fibre militante (on comprend mieux pourquoi).

### **La révolution par les cheveux**

De retour à Casablanca, l'homme laisse tomber ses activités politiques et se lance dans les affaires. L'idée est de travailler "sur le plastique". Oui, mais pour en faire quoi ? Dans le temps, l'accessoire, le seul, pour les cheveux était le peigne plat, plus adapté aux cheveux lisses des

“françaoiuyine (les Français)”, qu’à ceux des Marocains. “Ceci dérangeait mon père, qui disait que c’était pas normal. Qu’il était juste impossible de se coiffer avec un tel peigne, inaccessible en plus pour le porte-monnaie du Marocain”, raconte Karim Tazi.

Abdelaziz Tazi est décidé : les Marocains doivent avoir leur propre brosse, adaptée à leurs cheveux et à leur bourse. Il fait appel à un mouleur français, qui lui dessine plusieurs modèles. Parmi ces croquis, Tazi choisira la brosse ronde, uniforme, légère, avec le petit crochet. Il commandera un moule à 5 millions de francs (une petite fortune à l’époque), et démarre la production dans un petit local, rue de Guy, quartier la Gironde, où il vivait aussi avec sa femme. En créant sa propre brosse, 100 % marocaine, l’ancien communiste fera sa propre révolution : il libère la chevelure du Marocain, “khal rass”, du joug colonialiste.

Servie en gros via le circuit traditionnel, Derb Omar et Garage Allal, la brosse Tazi s’arrache comme des petits pains. Accessible à toutes les bourses (20 centimes la pièce), la brosse se vend toute seule, en milieu urbain comme dans les campagnes. Pour les jeunes, c’est même un produit tendance, un peu hype, qu’on trimbale dans sa poche, en plage ou en soirée, pour se recoiffer. Aujourd’hui encore, la brosse est présente dans tous les foyers marocains, des baraques de fortune aux villas cossues des quartiers chics. La brosse ne connaît pas les classes sociales. Un produit nationaliste, de gauche, comme imaginé par son père fondateur.

### **Mechta will never die**

“Depuis sa création, ce sont plus de 400 millions de pièces qui ont été vendues”, estime Karim Tazi. Seul hic : l’inventeur de la brosse a perdu entre-temps le contrôle du marché, car attaqué de toute part par la concurrence du secteur informel. “Mon père n’avait pas idée de l’importance des brevets d’invention. Il a été du coup copié à partir des années 1970, et n’avait aucun recours”. La brosse est aujourd’hui produite par une vingtaine d’entreprises, travaillant quasiment toutes dans l’informel. La Simec, entreprise des Tazi, continue tout de même de la fabriquer, malgré le manque de rentabilité sur le produit. “On produit quelque 300 000 unités par mois, juste pour garder une présence sur le marché. La production de la brosse est maintenue pour des considérations purement sentimentales. C’est notre objet fétiche”, signale

Hicham Tazi, directeur commercial de la firme, et neveu du fondateur, qui revendique tout de même de 20 à 30 % de parts de marché.

Le phénomène “brosse Tazi” a aussi dépassé les frontières du pays. Le concept du peigne rond en plastique a été en effet reproduit dans plusieurs pays, au Mexique, au Brésil, en Afrique, en Inde... Bref, partout où il y a une chevelure crépue. Entre-temps, Abdelaziz Tazi enchaîne les succès commerciaux, avec d'autres produits et d'autres marques (lire encadré). Mais dans l'usine de la Simec de Aïn Borja, au milieu des grosses machines et des moules géants, la machine Tazi vit encore, isolée dans un coin à part. La poule qui pondait de l'or jusqu'aux années 1970 ne fait plus recette, tourne à peine dix jours par mois, mais reste la mère de toutes les machines. La machine par laquelle tout le reste est arrivé.